

Une sociologie des émotions « modo aesthetico » ?

Jean-Louis Genard

1. La sociologie prise dans un « tournant esthétique »

L'intérêt de la sociologie pour les émotions n'est pas nouveau. Dès ses débuts, plusieurs pères fondateurs de la discipline y ont consacré d'importants développements. Se focalisant soit sur la congruence entre émotions partagées et configurations sociales comme lorsque Tocqueville analyse l'émergence de la pitié comme une condition de ce qu'il appelle le « régime démocratique ». Soit s'intéressant plutôt aux processus mêmes du partage des émotions les menant à de hauts niveaux d'intensité, comme avec l'effervescence durkheimienne ou avec la contagion hypnotique chez Tarde et Le Bon. Ce qui, à mon sens, est nouveau, c'est que ce retour de la sociologie vers les émotions participe de ce que j'appellerais un « tournant esthétique » qui voit de nombreuses disciplines s'y intéresser, y compris par exemple des disciplines à vocation opérationnelle, comme l'urbanisme, l'action publique, le management... et, surtout, s'y intéresser en portant leur attention sur la dimension sensible, expérientielle, infra-discursive, infra-propositionnelle, corporelle... des émotions, là où le mot « esthétique » retrouve son sens premier, celui qui renvoie non pas à l'artistique mais à l'aesthesis, terme ambigu ou polysémique pouvant viser à la fois la sensibilité et l'affectivité. Soyons d'ailleurs plus précis. Sensibilité et affectivité sont « choses » à la fois différenciables mais entremêlées. Prenons un exemple simple. Lorsque j'éprouve de la peur, ce n'est pas sans raison et cette peur peut être appréhendée au travers de ces raisons. Mais la peur est aussi -et sans doute d'abord- une expérience, un vécu corporels. En privilégiant la première appréhension, nous comprendrions la peur comme un affect, une passion, un sentiment. En privilégiant la seconde, nous y verrions plutôt une expérience sensible. A suivre les sémioticiens -auxquels nous ferons largement appel dans cet article- le propre de l'affectivité, du passionnel, du pathémique, c'est d'être redevable d'une analyse privilégiant la lecture de ses significations. Par contre, le propre de la sensibilité serait de « résister » à cette lecture -réductrice- par les significations sans pour autant être rejetée dans l'indicible, mais être redevable de lectures privilégiant ce que Landowski appelle « ajustement » entre le sujet et son environnement (2006), ce que Meschonnic (1982, 1995) et Michon (1999) appellent « rythmique ».

Il ne s'agit pas ici de refaire l'histoire de la sociologie des émotions, mais l'évocation faite d'entrée d'un « tournant esthétique » attire l'attention sur deux de ses accentuations possibles, repérables dans la longue histoire de la sociologie des émotions, et qui ne sont pas sans lien avec la distinction précédente entre affectivité et sensibilité. D'un côté, certaines approches portent plutôt leur attention sur la dimension disons référentielle, intentionnelle des émotions, leur *aboutness*, leur signification sociale. La pitié chez Tocqueville, Elias et la naissance de la modernité (1973), Illouz et le processus de rationalisation accompagnant la modernité avancée (2006), ou encore sous l'angle des processus sociaux qui induisent cette congruence, par exemple Bourdieu au travers du processus d'incorporation des structures sociales, principalement de classes, dans l'*hexis* corporelle (1997), ou plus généralement des processus d'« encapsulement » corporel de l'axiologie collective¹. De l'autre, sans pour autant négliger cette première dimension, certaines approches portent plutôt la focale sur leur dimension

¹ Je remercie vivement Laurence Kaufmann pour sa relecture attentive d'une première version de ce texte, pour les nombreux commentaires et suggestions qu'elle m'a proposés, y compris pour la référence au terme très « parlant » d'« encapsulement ».

intensive, sur leurs « hauts niveaux » ou leurs différentiels d'intensité. L'effervescence durkheimienne, la psychologie des foules, la montée en intensité qui s'étend à des « transcendances immanentes », dans l'analyse des fascismes et extrémismes politiques (Nolte, 1969 ; Voegelin, 2000), ou encore à des sphères d'activités générant des attachements affectuels et des investissements corporels intenses, le sport, les rave-parties, le star system (Larouche, Ménard, 2007),... bref, un *Sacré hors religion* pour reprendre le titre d'un ouvrage récent (Champion, Nizard, Zawadzki, 2007).

Ces premières distinctions, sans doute trop rapidement faites, attirent donc l'attention sur une tension qui touche directement à la nature, à l'ontologie des émotions. Celles-ci sont des mixtes. De « gnosique » et de « pathique », pour reprendre la terminologie d'E. Straus (1992). De signification, de cognition d'un côté, de sensibilité, d' « éprouvement » corporel de l'autre, les deux étant inextricablement enchevêtrés, pour reprendre une distinction sans doute plus courante. Du coup, comme le montrent les exemples rapidement évoqués précédemment, l'intérêt des sociologues pourra se porter sur l'un pôle ou l'autre pôle.

Les premiers accentueront donc la face « référentielle » de l'activité émotionnelle, en la rapportant aux valeurs ou configurations sociales qu'elles « traduisent corporellement » : elles seront analysées sans que la question de leurs différentiels d'intensité ne soit déterminante, elles pourront d'ailleurs être envisagées prioritairement à leurs « bas niveaux », dans les routines, les habitus, les coordinations d'action... Elles s'inscrivent aujourd'hui le plus souvent dans la filiation des théories de l'*appraisal* introduites notamment par Arnold et Lazarus ou encore par Scherer (Scherer, Schorr, Johnstone, 2001), des approches tendant généralement à dissocier théoriquement excitation (*arousal*) corporelle et émotion en voyant dans celle-ci un processus d'intégration cognitif-évaluatif, tout en admettant que ces deux moments du processus émotionnel sont en fait imbriqués et synchrones, mais en insistant sur le fait que l'excitation n'est pas encore l'émotion. Avec alors le piège, souligné par Louis Quéré, « de trop intellectualiser ces « *appraisals* », en en faisant quelque chose de désincarné.... Je reprends ici la distinction que fait Dewey entre « valuations » et « évaluations ». Les premières sont des appréciations immédiates, de nature affective-motrice (attrait/répulsion, par exemple). Les secondes sont des jugements portant sur des objets institués par la mise en signes et l'enquête (cf. Dewey, 2011) » (Quéré, 2015). Une des difficultés portées par les théories de l'*appraisal* mais aussi d'ailleurs par les références à la valuation est qu'elles conduisent à envisager les émotions comme des évaluations de « bas niveau » au risque de voir la spécificité de la sensibilité corporelle s'y perdre, mais aussi ces intelligences associative, iconique, indiciaire qu'analyse Jean-Marc Ferry (2004). Pour le dire plus nettement, ces approches portent en elles le risque de « perdre » l'acteur comme sujet sensible, susceptible d'interagir dans une « sensibilité réciproque » (Landowski, 2013 : 21).

Plutôt que de se centrer sur la dimension référentielle, intentionnelle (*aboutness*) de l'activité émotionnelle, une deuxième voie porte plutôt son attention sur ce qu'on pourrait appeler sa dimension intensive. Plutôt que ce qu'elles dénotent : ce qu'elles font et ce qu'elles font faire. L'ouvrage de Pierre Livet, *Emotions et rationalité morale*, s'inscrit majoritairement dans cette perspective. Les émotions sont des appels, des alarmes, des révélateurs, des éveils... : « c'est la résonance affective, physiologique et comportementale d'un différentiel entre un ou des traits perçus (ou imaginés ou pensés) de la situation en cause, et le prolongement de nos pensées, imaginations, perceptions ou actions actuellement en cours. Ce différentiel est apprécié relativement à nos orientations affectives actuelles... Plus ce différentiel est important, plus l'émotion est intense... » (Livet, 2002 : 23, 266). Et ces différentiels d'intensité émotionnelle peuvent entrer alors en résonance, la montée en intensité étant d'une façon ou de l'autre

communicative, mais au travers d'une communication esthétique, infra-propositionnelle. Ou, si dimension propositionnelle il y a, les composantes référentielles y seront bien moins essentielles que les composantes élocutionnaires, expressives ou performatives. Ce qui est alors déterminant, c'est bien sûr la valuation qu'elles dénotent, mais c'est surtout leur intensité qui mobilise et donne le sens. Comme l'écrit H. Quéré, « c'est comme si la représentation se trouvait ramenée à un degré zéro de transitivité référentielle » (2000 : 117). Et, d'un point de vue collectif, la communauté à laquelle les émotions participent est avant tout, non pas une « communauté habermassienne », pas vraiment une « conscience collective » durkheimienne, mais une « communauté esthétique », une synesthésie, un « inter-corps (Parret, 1999).

Ces deux types d'approche ne sont, à mon sens, pas antinomiques mais complémentaires. Comme je le soulignais précédemment, elles s'étaient sur la nature bicéphale des émotions, sur leur dualité constitutive. Une dualité qu'il vaut toutefois mieux penser comme un continuum que comme une opposition.

L'antinomie constitutive de la sociologie des émotions

Ce sur quoi je souhaiterais orienter mes réflexions, c'est, en lien direct avec cette dualité ontologique, un enjeu épistémologique quant à l'abord sociologique de la dimension intensive des émotions. Il ne s'agira plus alors de réfléchir une dualité constitutive –ontologique- mais bien une antinomie constitutive –épistémologique- de la sociologie des émotions : comment en effet rendre compte dans un positionnement privilégiant la troisième personne de ce qui se vit, s'exprime, se donne fondamentalement à la première ? Comment démêler ces difficultés intrinsèques liées à la fois à la nature même des « objets », à leurs conditions d'accès empirique, et aux formes que peut prendre leur « restitution », leur description, leur figuration... tout en prétendant répondre aux exigences d'« objectivation » ?

La phénoménologie ne cesse de nous le rappeler, le propre des émotions est de se situer dans une immanence radicale entre signification et corporéité (Deonna, Teroni, 2009), ou pour reprendre des théorisations husserliennes, entre « acte intentionnel et contenu de sensation » (Depraz, 2016). Des émotions dont, de plus, la caractéristique est de pouvoir se donner (ou se dérober) de manière non propositionnelle, tout en possédant néanmoins leurs raisons. Mais surtout, en ayant à l'esprit que l'accès à ces émotions par le sociologue ne peut se faire qu'au travers de ce qu'il ne peut comprendre autrement que comme des signes. Des signes « sensibles » par rapport auxquels il aura sans doute d'abord à s'« ajuster » lorsqu'ils émergeront dans ses interactions avec ses informateurs ou lorsque ses observations participantes l'y confronteront, lorsqu'il sera par exemple « pris » dans des moments d'effervescence. Mais des signes qu'il devra aussi bien sûr interpréter. Des signes qui pourront être des expressions corporelles, individuelles ou collectives, mais qui pourront être aussi davantage verbalisés et dont il saura qu'il s'agit déjà d'interprétations, par exemple lorsqu'il interroge des enquêtés sur ce qu'ils ont ressenti, exprimé... émotionnellement (Landowski, 2006). Et dans ce travail interprétatif, le sociologue se trouvera confronté à ce dilemme constitutif : ce que l'approche sociologique gagnera éventuellement en intelligibilité herméneutique se payera forcément d'une perte d'intelligibilité phénoménologique. Ou pour le dire dans les termes d'un des théoriciens de l'ethno-sémiotique : « Dans tous les cas où, face à un signe occurrence, à un texte, à un discours, à un procès signifiant quelconque, on adopte une attitude explicative, le risque de perdre dès le départ le contact avec la nature essentielle de l'objet est particulièrement élevé » (Marsciani, 2014).

Pour aborder ces questions, plusieurs ouvertures précédentes apparaissent comme des invitations à se tourner vers la sémiotique. Parmi les travaux récents abordant ces questions, ceux que H. Parret propose dans la continuation de Greimas me semblent, dans un premier temps, particulièrement intéressants, précisément parce qu'il a porté parallèlement son attention sur une approche sémiotique des émotions collectives fortement ancrée sur leur dimension pathique (1986), sur le statut de ce qu'il appelle les « communautés esthétiques » auxquelles il entendait redonner de l'importance à une époque où dominaient les conceptions habermassiennes de la constitution du commun, évoquant une *esthétique de la communication* (1999), et enfin parce que parallèlement à cette réhabilitation « ontologique », il a ouvert sa réflexion aux enjeux épistémologiques que cela posait, évoquant cette fois l'importance d'approches « modo aesthetico », d'une épistémologie répondant aux enjeux de cette antinomie constitutive autour de laquelle cet article entend réfléchir.

2. La dimension processuelle, le parcours sémiotique des émotions

Dans son ouvrage sur les passions, Parret, à la suite de l'ouvrage *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme* (1991) de Greimas et Fontanille, suggère de réfléchir la question des passions, comme *mise en discours de la subjectivité*, au travers de ce qu'il appelle un « parcours génératif » dont un des moments serait sensible, existentiel, celui d'un corps sensible, d'un acteur « proprioceptif » que Greimas et Fontanille rapportent à des potentialités thymiques élémentaires se situant sur un gradient entre euphorie et dysphorie, ce qu'ils appellent un sujet *ab quo*, c'est-à-dire un sujet en-deçà du sémantique et du syntaxique, en-deçà du discours. Un sujet « thymique », « proprioceptif », à l'orée du « parcours génératif », celui-ci pouvant aller du vécu existentiel, de l'« être affecté », vers des « conversions sémantiques » et « syntaxiques » (1986 : 53-55). Ce qui nous intéresse ici, c'est la place qui est donnée au corps, Greimas et Fontanille soulignant que « c'est par la médiation du corps percevant que le monde se transforme en sens... La médiation du corps, dont le propre et l'efficace sont le *sentir*, est loin d'être innocente : elle ajoute, lors de l'homogénéisation de l'existence sémiotique, des catégories proprioceptives qui en constituent en quelque sorte le « parfum » thymique et sensibilise – on dira ultérieurement « pathémise » - par endroits l'univers de formes cognitives qui s'y dessinent » (1991 : 12).

C'est aux premiers pas de ce parcours génératif que Parret rapportera son approche des passions, là où les passions ne sont pas seulement des expériences mais deviennent des expressions. Pour lui, tous les actes de langage possèdent une force illocutionnaire ou plutôt perlocutionnaire qui « introduit l'élément passionnel dans le discours » (1986 : 158). Les émotions, lorsqu'elles s'expriment, apparaissent alors comme des jugements, mais des jugements dans lesquels la dimension performative serait devenue dominante, ce serait elle, plus donc que la dimension référentielle, qui convoquerait la signification. Elles seraient des « opérateur(s) de force.... (donnant) à l'énoncé la potentialité d'être utilisé en tant qu'expression d'états psychologiques... l'émotion n'y est plus un contenu qui s'exprime de quelque manière, mais elle est un opérateur qui modifie tous les contenus, même ceux qui sont exprimés dans des assertions ou des phrases déclaratives » (1986 : 159). Autrement dit, lorsque je suis en colère, je ne le suis bien sûr pas sans raison (l'émotion est aussi un jugement), mais, en ressentant et surtout (c'est le propos de Parret) en exprimant ma colère, au-delà des raisons qui la motivent, je focalise mon expressivité sur sa dimension performative, « je la performe ». Et si je la « performe », c'est parce que ses significations sociales se sont « pathémisées ». A distance d'approches qui rapportent prioritairement l'émotion à ses dimensions cognitives ou intentionnelles (*aboutness*), Parret propose donc une voie inverse : ici c'est l'intensité émotionnelle et sa performativité qui « donnent » le sens. Et

—on y reviendra— il suggère ainsi, pour en saisir les dimensions émotionnelles, d’analyser les expressions selon leur performativité, selon leur dimension élocutionnaire, selon leurs dimensions stylistiques, rhétoriques.

Il y a donc certainement dans l’émotion une dimension évaluative. L’émotion est « à propos » de telle ou telle valeur dans telle situation. Toutefois, ce qui lui est spécifique est moins l’adhésion à la valeur (ou son rejet), que l’intensité, la force de cette adhésion, sa « performance » pourrait-on dire,... qui, dans l’intersubjectivité, induiront potentiellement sa performativité. C’est toute la différence entre être d’accord et être par exemple enthousiaste. Et cela tout en sachant pertinemment que, comme l’écrit Parret « l’expérience d’une émotion est une chose et l’expression d’une émotion une autre » (1999 : 124). En réinterprétant quelque peu Parret, on pourrait dire que la rationalité des émotions se loge dans l’enchevêtrement de ses intensifications intérieures, de ses manifestations expressives, mais aussi des stratégies de ses expressions. Ce qui bien entendu, en raison de l’écart entre le « ressenti » et ses expressions, pose lourdement la question de l’accès de l’observateur, du chercheur à cette émotion. Des expressions qui peuvent tout aussi bien manifester de manière quasi linéaire l’intériorité (comme les expressions de colère, d’énervement, de chagrin...), que la dissimuler, cette dissimulation appartenant quelquefois au registre expressif de l’émotion (comme pour la honte, la culpabilité...), voire la déguiser (l’expression des émotions pouvant s’imprégner de dimensions stratégiques (on peut forcer un chagrin), voire être stratégiques (on peut simuler le contentement).

Par rapport à la distinction entre pathique et gnosique proposée au début de cet article, l’idée de « parcours génératif » est essentielle parce qu’à une perspective d’opposition elle substitue l’idée d’un continuum dont les termes se construiraient sur des accentuations, pathique d’un côté, gnosique de l’autre. Elle est également importante parce qu’elle met le doigt sur des risques inverses. Au risque de recouvrement du pathique par le gnosique évoqué précédemment, elle ajoute le risque d’une corporéisation de l’émotion qui la situerait « en deçà du sens ». Ce risque rappelle la discussion sur le statut des émotions entre James, défenseur d’une corporéisation de l’émotion et Dewey qui, sous l’influence notamment de Peirce, va évoluer d’une position proche de James vers l’intégration de dimensions davantage à la fois cognitives et psycho-sociales intégrant – mais toujours à des niveaux non thématiques – des « valuations » contextuelles (Quéré, 2013).

L’idée de « parcours génératif » ouvre bien entendu à la possibilité d’un déplacement du regard porté sur les émotions, un déplacement dont un des termes serait leur dimension sensible, appelant peut-être une approche esthétique, phénoménologique, centrée sur le corps, l’expressivité, la sensibilité et l’autre tirerait davantage vers des approches à dominante gnosique, herméneutique. Mais surtout il offre une voie de clarification de la question épistémologique qui nous importe ici, celle à laquelle le sociologue se trouve confronté lorsqu’il cherche à restituer dans un discours à prétention objectivante ce qui se donne et se ressent subjectivement, qu’il s’agisse de la subjectivité des acteurs ou de la sienne propre d’ailleurs. Bref, le parcours « génératif » prend, comme le souligne Fontanille, une connotation « génétique » : il perd « de sa raideur verticale et de sa rigueur stratifiée, et quelque chose qui ressemble à un « espace génétique »... se dessine : le niveau *ab quo* des structures profondes devient un « lieu originaire », la source d’un « écoulement », et le niveau *ad quem* de la manifestation discursive, un « lieu d’aboutissement » et de figement d’une « coagulation » progressive du sens... Mais du même coup, le statut du « sujet » impliqué dès le départ dans l’appréhension du phénomène change : il était au départ un pur *sujet* « *tensif* », un sujet du sentir, un corps plongé dans les tensions sensibles de son environnement, et il devient un *sujet*

cognitif, un sujet de perception qui discrimine des valeurs et des positions de plus en plus fines et nombreuses. » (Fontanille, 2001).

Ce parcours peut d'ailleurs être celui des acteurs, et le sociologue peut chercher à en rendre compte. Il peut exemple montrer comment les émotions, se modifient, s'apaisent, se sémantisent... en s'exprimant dans des espaces interactionnels où leur dimension cognitive doit ressortir, qu'il s'agisse d'arènes où la dimension cognitive doit s'approcher de grammaires argumentatives (Livet, 2002 ; Livet et Thévenot, 2003 ; Thévenot 1995), de formes expressives qui requièrent une communicabilité (pensons au texte de Boltanski sur la dénonciation), ou simplement de circonstances où l'expression des émotions au sein d'interactions qui leur répondent, fut-ce à un niveau infra-discursif, « décapsule » leur dimension cognitive.

Mais –et ceci nous intéresse davantage ici- ce parcours génératif qui peut aussi être celui du sociologue lui-même... Peut-être, en effet, son enquête l'a-t-elle conduit à se rapprocher au plus près d'émotions collectives, à les « partager ». Peut-être a-t-il été « pris » sans le vouloir par de telles émotions. Peut-être a-t-il, dans ses interactions avec ses informateurs, senti chez eux des moments émotionnels. Peut-être a-t-il cherché à connaître leurs émotions, recueillant donc auprès d'eux des interprétations de celles-ci, l'obligeant alors à procéder à des interprétations d'interprétations. Quelle que soient les formes de cette « rencontre » avec l'émotion, le travail sociologique en exige une reprise, ce que Jean-François Côté nomme une « sémiose » (Côté, 2017). Une sémiose qui peut d'ailleurs trouver ses appuis, s'opérer intersubjectivement dans des échanges avec les informateurs, des échanges qui pourront eux-mêmes prendre des allures différentes. L'échange pourra stratégiquement chercher à susciter l'émotion, il pourra en guetter, en espérer, en attendre l'émergence, il pourra, lorsqu'elle point, la laisser se manifester l'entretenir, la nourrir. Dans « L'épreuve de l'autre », comparant et distinguant le travail du sémioticien avec celui de l'anthropologue, notamment à partir des travaux où P. Rabinow réfléchit aux interactions nouées avec ses informateurs lors d'enquêtes ethnographiques menées au Maroc, Landowski détaille différentes configurations au travers desquelles se construisent les relations entre enquêteur et informateur, attirant particulièrement l'attention sur les configurations dans lesquelles les anticipations stratégiques- il parle de « programmation » et de « manipulation »- s'effacent, faisant place à des anticipations où prédomine moins la réflexivité que le sensibilité, et qu'il désigne en parlant d'ajustement et d'assentiment. L'ajustement visant une synesthésie entre enquêteur et informateur, l'assentiment plutôt une synesthésie entre enquêteur et contexte ou environnement (2006).

Comment faire un pas de plus par rapport à ces difficultés ? C'est là, dans ces espaces où s'enchevêtrent enjeux ontologiques et épistémologiques, que la sémiotique peircienne peut nous être utile, les émotions, s'inscrivant d'emblée pour lui dans une sémiose qui vaut autant pour celui qui les vit que pour celui qui y est confronté, il est a priori possible de les prendre sur les modes iconique, (dans leur spontanéité première, sensible), indiciaire (dans leur secondarité, renvoyant par exemple à leurs causes), ou symbolique (comme argument dans leur tiercéité). Mais comment le faire ?

3. De la reconnaissance du pluralisme épistémologique à la recherche de sociologies *modo aesthetic*

Le statut d'un discours à la troisième personne où les spécificités de la première ne se perdent pas (trop).

A ce stade de la réflexion, la question qui se pose serait donc celle du pluralisme possible des abords sociologiques des émotions. Pour avancer dans cette réflexion, comme nous l'avons laissé entendre, un détour par la sémiotique de Peirce peut être éclairant. Une des spécificités de cette sémiotique est d'être construite précisément sur l'idée de parcours sémiotique, de sémiose... et donc d'ouvrir naturellement la voie aux déplacements du regard, à ce qu'on pourrait appeler un « perspectivisme méthodologique » qui justifierait différents regards possibles sur un même objet. Peirce envisage cela au sein de ses schémas ternaires.

Sans nous replonger dans les méandres de la sémiotique peircienne, la question qui nous préoccupe le plus directement – celle de l'interprétation à la troisième personne de ce qui se vit et se donne à la première- renvoie à ce que Peirce nomme « interprétant rhématique ». En tant qu'interprétant, celui-ci renvoie à la tiercéité du signe, en tant que rhématique à sa priméité. Une des caractéristiques de celui-ci est de se situer au plus près de la priméité, donc de la sensibilité, et du coup de se situer en-deçà des exigences de validation en vrai ou faux, ce qui évidemment atteste des limites d'une sociologie qui se satisferait de cela. S'agissant des interprétants rhématiques, leurs enjeux de validité porteraient plutôt vers la question de la félicité, pour reprendre la terminologie qu'Austin associe à la performativité – une félicité qui serait acceptable dans les formes d'un discours sociologique à prétention objectivante. C'est ce que réussiront à faire certaines approches sociologiques que nous évoquerons bientôt.

A propos de l'interprétant rhématique, Nicole Everaert-Desmedt écrit ceci qui, à mon sens, est extrêmement intéressant par rapport à notre questionnement, à la fois par rapport aux enchevêtrements de la priméité et de la tiercéité, mais, du coup, des enchevêtrements entre première et troisième personnes : « comprendre un événement de façon rhématique, c'est-à-dire à un pur niveau de priméité, signifierait s'imprégner de cet événement de l'intérieur, dans ses propriétés, ses qualités propres. S'en imprégner au point de le vivre, de le vivre vraiment, mais dans l'abstraction et la transposition » (1990). Ailleurs, elle évoque le même enjeu en parlant de « capter la priméité en la rendant intelligible... », c'est-à-dire en mettant « le récepteur sur la voie d'une *pensée iconique* » (Everaert-Desmedt, sans date). Comme on le voit, l'enjeu est double, d'accès à la priméité d'abord, des formes de restitution ensuite de manière à la rendre accessible. Confrontés aux mêmes questionnements, d'autres spécialistes de la sémiotique ont proposé d'autres formulations. Ainsi, Fontanille à la suite de Geninasca, parle d'une « saisie impressive » qui « suspend l'action de la référence et de l'inférence », qui « permet la manifestation directe de la relation du sensible avec le monde » et « qui met en relation des perceptions entre elles et établit des configurations rythmiques, tensitives et esthétiques » (Geninasca, 1997 ; Fontanille, 1999 : 226-243)

Si les émotions sont collectives.

Comment cet impératif, formulé de manières diverses mais convergentes, peut-il se transposer méthodologiquement, et de manière telle que ses transcriptions puissent être acceptables dans un propos à prétention sociologique ? Les propositions précédentes inviteraient le sociologue à se déplacer sur l'axe grammatical (Kaufmann, Gonzalez, 2018, à paraître) et, à endosser des positionnements qui l'éloignent de la seule troisième personne autour de laquelle s'est construit le modèle d'objectivation sociologique.

Par rapport à cela, les émotions collectives possèdent une spécificité qui peut se révéler un avantage par rapport à ces déplacements, en particulier parce qu'étant collectives l'approche de leur saisie en première personne renvoie à l'horizon d'un Je, mais d'un Je médiatisé par un Nous. Sans doute le terme « saisie » rend-il assez bien compte de ce que Peirce nommerait

rhématique. Le mot « saisie » possède une double connotation qu'on pourrait grammaticalement désigner par les termes actif et passif qui seraient toutefois peu heureux ici. La saisie, c'est à la fois « être saisi », « être pris » par l'émotion collective, mais aussi la saisir. Être à la fois « dedans » et « dehors », participant et observateur, ce qui, sans doute, serait le propre de la « saisie sociologique », mais qui, pour le participant, vaudrait bien plus pour les émotions associées à des avancées dans le parcours sémiotique, dans lesquelles au minimum affleure la dimension gnosique, en particulier bien sûr les émotions collectives renvoyant explicitement à des valeurs partagées.

Méthodologiquement, pour le sociologue, cela reviendrait à s'inscrire ou à se laisser aller dans le Nous. Et cela en assumant ce continuum du pathique et du gnosique évoqué précédemment, c'est-à-dire en s'autorisant méthodologiquement à délaissier le privilège de la troisième personne pour adopter, se laisser aller au point de vue d'un participant. J'insiste évidemment sur le mot « méthodologiquement » puisque, bien évidemment, on l'aura compris, cette saisie n'est pas la finalité du travail sociologique, mais le ressort à partir duquel pourra s'opérer un parcours sémiotique, de saisissement puis de désaisissement progressif, ou de saisie au sens « d'être saisi », vers « se saisir ».

D'une certaine façon, lorsque le sociologue travaille sur sa propre société, plus encore sur son propre groupe d'appartenance, ce déplacement n'est pas fort « coûteux » méthodologiquement. D'autant que l'expérience en Nous n'efface de toutes manières pas celle du Je, ni d'ailleurs celle du Il (Quéré, 2015). L'expérience du Nous dont il est alors question est une expérience somme toute banale. Les choses changent évidemment lorsque le Nous est un Nous différent, méconnu, étranger, exotique... Dans ce cas, se placer en *we-mode* revient à se « glisser » (Favret-Saada, 2008) dans le Nous, mais dans un mouvement qui ne peut pas pleinement s'assimiler à la « dilatation » constitutive des Nous. Qui en serait plutôt le contraire, qui peut parfois être une véritable épreuve. Cela dit, le laisser aller, le « laisser prendre »... s'opéreront bien sûr sous l'horizon d'un « reprendre », d'une reprise en direction de la 3^e personne, à charge de faire en sorte que cette reprise ne sanctionne pas la perte, l'abandon de la première. Mais d'une « reprise » qui peut s'avérer coûteuse pour le sociologue. Coûteuse psychologiquement bien sûr, mais aussi coûteuse éthiquement dans la mesure où le déplacement du partage en Nous vers l'analyse en Il peut porter de lourdes charges éthiques à l'égard de ceux avec qui les expériences en Nous ont été partagées. Bref, l'objectivation sociologique porte potentiellement en elle une violence éthique.

Que serait une sociologie à la hauteur de l'antinomie ?

Si nous nous reportons maintenant aux approches sociologiques, ces considérations nous font assez naturellement penser au travail de Jeanne Favret-Saada, à son abord de l'objet, la sorcellerie dans le bocage normand, par immersion ou par absorption, mais aussi sur son écriture au plus près de ce qui est vécu, ressenti en fonction des places occupées dans le système de relations analysé. D'un côté, comme une nécessité de vivre la sorcellerie à la première personne, ce qui la fera douter de la pertinence de ce que les sociologues appellent « observation participante » pour qualifier ce qu'elle fait, mais aussi de mettre en place des médiations assurant une reprise possible à la troisième, ce qu'elle associera d'abord aux carnets de notes dans lesquels elle reprend systématiquement les expériences vécues dans la journée, tout en manifestant constamment la « fragilité du travail interprétatif » (Remy, 2014). Comme le souligne Peirce, toute enquête est un parcours sémiotique. Un parcours qui suppose à la fois des motivations, des incitations, mais aussi des appuis, dans le cas de l'enquête sociologique, des appuis méthodologiques. Mais des appuis méthodologiques qui, inévitablement, se

chargeront d'enjeux autres, la transition de la première personne à la troisième se payant forcément aussi, non seulement de coûts phénoménologiques comme évoqué précédemment, mais aussi de coûts éthiques (risques de trahison de la confiance...) et esthétiques (sentiment de culpabilité...)².

Il serait certainement excessif de considérer que l'enjeu que pose l'interprétant rhématique devrait forcément conduire à entrer dans des pratiques sociologiques atteignant ce degré d'exigences. Traitant spécifiquement de cet enjeu, Philippe Schaffhauser déploie plutôt, à partir de trois exemples ethnographiques, l'hypothèse d'une sorte de force performative de certaines situations d'observation –il l'analyse en parlant de surprise, de sérendipité, pensons aussi à l'assentiment dont parle Landowski- qui obligerait en quelque sorte le chercheur à assumer des formes sociologiques épousant un parcours sémiotique à partir d'une restitution en priméité, tout en insistant sur le fait que cette restitution permettra au mieux « de descendre un étage dans la saisie phénoménologique de l'expérience d'observation » (2017 : 159), tout en n'honorant pas pleinement les exigences de validation disciplinaire. L'auteur insistant toutefois sur l'importance épistémologique de ces expériences pour le sociologue, de même que sur la puissance d'éclaircissement de leur restitution au plus près de la priméité pour le lecteur.

Si les exemples précédents portaient sur des empiries impliquant des interactions avec des personnes, des questions très semblables se posent à propos d'enquêtes dans lesquelles les interactions interpersonnelles sont moins présentes, par exemple la connaissance des ambiances urbaines. Dans un article, où elle convoque également des auteurs comme P. Sansot, J. Lévy, M. Lussault, ou U. Hannerz, et dont le titre évoque quasi explicitement l'idée d'un parcours génératif, *de la ville sensible aux sens de la ville*, Mireille Sustrac écrit ceci : « Appréhender la ville comme un univers sensible... n'est pas nouveau. Mais ce qui était perçu comme l'apanage des écrivains, poètes, peintres, cinéastes, voire philosophes... devient désormais une variante possible et une dimension efficace des sciences de l'homme et de la société. Les frontières se font moins nettes entre approche sensible et observation scientifique, entre savoir et sentir... » (2007)

Une autre illustration, qu'évoque également Schaffhauser, se trouverait dans les travaux de Clifford Geertz et dans ses projets de « description dense » dont on sait qu'ils furent violemment critiqués par J. Favret-Saada (2008). On sait que Geertz, par exemple dans ses *Frazer Lectures* (2005) citait d'ailleurs Peirce parmi les auteurs qui l'avaient inspiré. A bien des égards, les justifications de sa « description dense » se rapprochent de ce que nous venons de décrire à propos de l'interprétant rhématique. Dans un ouvrage d'hommage à Clifford Geertz, Daniel Cefaï a consacré un très beau texte à son « perspectivisme » (pour reprendre un terme du titre de son article qui fait écho au propos du présent article) épistémologique (Cefaï, 2008). La première épistémologie qu'il aborde au travers de sa lecture de Geertz, Cefaï la nomme « esthétique ». Elle correspond parfaitement à ce que nous venons d'explicitier. Cefaï la dépeint de la manière suivante : « Le travail ethnographique est tout d'abord comparé à une démarche esthétique... la description dense est évocatrice d'une expérience vécue, qu'elle doit restituer dans sa vérité affective, expressive et stylistique. Elle dépeint une réalité qui, imprégnée de réseaux de significations, ne se laisse pas réduire par une logique du jugement déterminant ou de la probabilité statistique... l'expérience sur le terrain et l'expression du terrain

² Pour une analyse détaillée du travail et des enjeux épistémologiques des travaux de Jeanne Favret-Saada voir, dans la revue *SociologieS*, le dossier « Affecter, être affecté. Autour des travaux de Jeanne Favret-Saada », coordonné par Laurence Kaufmann et Marine Kneubühler (2014)

mettent en jeu des opérations antéprédicatives, des procédures prélogiques, où se configurent des formes de sens... que le travail de l'écriture fait advenir à conscience... Le sens pathématique et esthétique, éprouvé par les participants à une situation et dont le corps de l'ethnographe se porte témoin, est l'une des principales « sources de connaissance ». Faire du terrain, c'est d'abord se mettre dans la situation d'une compassion (cum-pathos) et d'une synesthésie (synaesthesia) – se laisser affecter ou éprouver par les autres et avec les autres. La « structure du sentir et du ressentir » de la situation rend compte de qualités vécues, qui échappent au jugement formel ou à la moyenne statistique. L'anthropologie se fait alors esthétique, la science art, l'écriture littérature, tant sur le versant de l'expérience que sur celui de l'expression » (Cefaï, 2008). Bien sûr, le travail de Geertz ne se limite pas à cela et, Cefaï le souligne, d'autres paradigmes viendront compléter le tableau qu'il dresse de son épistémologie. Mais ce premier moment en fait toutefois non seulement intégralement partie, mais il en constitue ce qu'on pourrait appeler les fondations.

En réalité, là où Geertz parle de description dense, au plus près de l'expérience, d'autres auteurs ont cherché à spécifier des formes de restitution de cette dimension expérientielle de l'empirie. Je n'en ferai pas le tour. Mais par exemple, dans l'article déjà évoqué, Marsciani introduit l'opposition entre ex-plication et dé-plication. « De ce point de vue, écrit-il, il devient possible de distinguer entre une vocation explicative des sciences empiriques — celles que la phénoménologie husserlienne appelait les sciences objectives (celles-là mêmes qui s'accompagnent de processus transcendants d'objectivation) — et une vocation *dé-plicative*, une vocation à l'ouverture du phénomène en tant que phénomène et au développement de ses potentialités signifiantes. On pourrait, en forçant un peu, opposer entre eux un traitement qui prétend enfermer l'objet... (l'explication objectivante), d'un côté, et, de l'autre, un traitement qui tend à ouvrir le phénomène — objet valorisé — à travers le déploiement de ses conditions de possibilité transcendantales (le déploiement signifiant) (Marsciani, 2014).

Plutôt que parler « méthodes », Glazer et Strauss parlent quant à eux de *sensitizing concepts* (Glazer et Strauss, 1967, Glazer, 1978), de concepts ancrés dans l'expérience empirique, mais qui appellent à des reprises théoriques. L'expression « *sensitizing concepts* » rappelant évidemment, par la tension qu'elle met en mots entre priméité (sensitizing) et tiercéité (concepts) l'interprétant rhématique peircien.

On aura saisi ici la double exigence d'une telle approche qu'à la suite de Parret, j'appelle « modo aesthetico » : d'une part suivre-vivre l'expérience au plus près des affects, de l'être affecté, au plus près donc d'une expérience à la première personne, et d'autre part la restituer dans des formes de la troisième personne qui à la fois ne la « trahissent » pas, ou pas trop, mais qui, en plus, pourraient posséder quelque chose comme un pouvoir performatif, comme une intensité, sur le lecteur.

Par ailleurs, il ne fait, à mon sens, pas de doute que certains « objets » empiriques se prêtent mieux que d'autres à ces approches « modo aesthetico ». En particulier des empiries où les « communautés esthétiques » se constituent dans des « inter-corps » (Parret, 1995) dans lesquels ce serait la dimension « gnosique » qu'on pourrait dire de « bas niveau ». Par exemple, les pratiques esthétiques dont l'horizon est le vécu expérientiel. Comme la danse techno : « ces deux points sont d'une part la sincérité physique exigée par la danse techno et d'autre part la synchronie sociale produite par la danse techno.... La fête techno (r)-assemble, (r)-amasse des corps, elle crée les conditions d'une proximité, d'une promiscuité des corps, dans l'exercice physique de la danse. Elle organise l'incarnation, la somatisation d'un consensus, dans le sens où elle exacerbe l'expression d'une sensibilité et d'une sensation commune. La fête techno est

l'expérience collective d'une mise en commun des corps... Il s'avère que les communautés émotionnelles, les communions effervescentes se font toutes sur fond de sueur et de transpiration partagée, le corps reste le vecteur privilégié de ces moments forts de la vie sociale, moment d'intensité où la socialité s'incarne et s'incorpore » (Hampartzoumian, 2004).

Comment placer le curseur entre première et troisième personnes ?

Rendre compte de cela pose fondamentalement deux types de questions : quant à la posture du sociologue, quant aux formes dans lesquelles le faire.

Ce dernier point de vue renvoie à ce que Landowski appelle le discours de l'expérience dont il nous dit que si « l'expérience n'est pas racontable, elle n'en est pas moins, en principe, *dicible* moyennant l'invention de formes d'expression, et en particulier d'écriture adéquates, littéraires bien sûr, ou cinématographiques, mais aussi phénoménologiques, et même, pourquoi pas, un jour, sémiotiques? » (Landowski, 2013 : 31). Sans doute se convaincrat-on aussi de cet intérêt sociologique de ces différentes formes expressives en pensant aux nombreux témoignages littéraires auxquels, comme c'est le cas avec les textes de Primo Lévy par exemple, est prêtée sans grande hésitation une valeur sociologique.

Quant à la question de la posture, la référence de D. Cefaï au mot « témoin » est suggestive, d'autant que d'autres auteurs, confrontés à des interrogations semblables, y font également référence comme par exemple Jean-Pierre Olivier de Sardan qui évoque explicitement la fonction de témoignage des restitutions empiriques (1995, 2003). La référence au mot « témoin » doit être comprise sous l'horizon de la question d'un positionnement sociologique entre première et troisième personnes. D'une part, le témoin est quelqu'un qui a pris part, donc qui a vécu à la première personne, mais, comme c'est le cas dans les procédures judiciaires, le témoin est aussi une « tierce » personne, ou du moins quelqu'un qui, à propos de ce qu'il a vu, vécu... parce qu'il est sollicité, ou parce qu'interpellé par la situation, en porte témoignage, et opère ce glissement qui le situe quelque part, dans cet espace précaire, entre la première et la troisième personne. Peut-être le mot « glissement » paraîtra-t-il ici surprenant dans la mesure où jusqu'ici nous avons pu privilégier entre les personnes pronominales une vision discontinuiste. Mais rappelons que la distinction des pronoms renvoie à des formes de rapport au monde et que celles-ci demeurent toujours entremêlées, même si leurs accentuations respectives varient. Les travaux d'Austin ont d'ailleurs montré que les distinctions entre énoncés performatifs et constatifs étaient toujours relatives et que les énoncés constatifs, ceux où s'impose la troisième personne, portent toujours une dimension performative, que la première ne s'y abolit donc jamais totalement.

Les distinctions entre première et troisième personnes n'excluent donc pas des entremêlements, des recouvrements. Et sans doute certaines figures les accentuent-elles. Ce serait le cas du témoignage. Sur le continuum des positions entre première et troisième personnes, le témoin, tout en présentant le risque de ne pas être suffisamment « objectif », tire vers la troisième tout en ne l'occupant pas pleinement, alors que, par exemple l'« être affecté » de J. Favret-Saada tire bien davantage vers la première (1990). D'une certaine façon, les réflexions de Jeanne Favret-Saada sur le positionnement ethnographique s'articulent constamment sur la place du curseur entre première et troisième personnes. Comme l'évoquent les difficultés qu'elle associe à l'expression « observation participante » dans laquelle elle voit un oxymoron, l'observation en troisième personne étant le contraire d'une participation en première personne, qui est, comme elle l'a écrit « le minimum exigible pour qu'une observation soit possible » (2009 :147). Les incertitudes qu'elle décèle dans l'usage du mot « empathie », entre « fusion affective » et

« déplacement mental, imaginé, de sa propre place à celle de l'autre » (2008) sont de même nature.

Aux limites de la discipline ?

A la lecture des précédents paragraphes, le lecteur sentira peut-être, sans doute, que nous touchons là aux limites de la discipline. Il se demandera jusqu'où accepter ces positionnements qui tendent à transgresser à la fois les formes de postures (le témoignage) et les attentes stylistiques (l'esthétisation de l'écriture) de l'objectivation sociologique. Il se posera sans doute la question de savoir le sociologue n'outrepasse pas les limites disciplinaires en se portant témoin, là où il accepterait sans doute sans grande difficulté que le sociologue fasse appel à des témoins auxquels il prêterait alors plutôt le statut d'informateur, ou d'« informateur privilégié », mais dont il traiterait le témoignage à la troisième personne. Bref, il se demandera si ce qu'il construit comme conditions de félicité de son discours est bien compatible avec les conditions de validité disciplinaire. Ce qui se joue là, dans ces réflexions épistémologiques, ce sont des tentatives de redéfinition de la position du sociologue à distance de ce que le mot « observateur » suppose : témoin, participant, acteur, agent...

Sans doute est-ce parce qu'on touche là aux limites de la discipline que, chez les auteurs précédemment évoqués, ce moment sociologique est pensé moins comme un aboutissement, une fin en soi de l'enquête que comme un moment, un moment d'un parcours sémiotique qu'ouvrirait alors la dimension évocatrice de ces « descriptions denses », de ces « partages du sensible ».

Comme l'évoquait la longue citation de Daniel Cefaï, un des lieux où peut se traduire l'entrelacement de la première et de la troisième personnes se situe également dans les formes de l'écriture. Il s'agit, comme chez Favret-Saada de produire une « autre écriture scientifique » ou, comme chez Geertz, de rendre « parlantes » les descriptions. Et, à suivre Peirce, ce qui est susceptible de les rendre « parlantes », c'est l'index. « Ce qui rend nécessaire le rôle de l'index, c'est... (qu'il) désigne, dans le réel, un élément circonstanciel saillant dont le locuteur veut faire partager à l'auditeur l'expérience, par la contrainte : « Lui seul peut représenter à l'auditeur la contrainte exercée par le locuteur en le contraignant à faire l'expérience de la même circonstance [*occasion*]. » (*Ibid.*) ». Dans l'écriture, l'index s'inscrit dans les formes rhétoriques auxquelles Peirce prêterait beaucoup d'attention, mais de manière générale « l'index peut être simplement un élément physique (regard, geste, intonation) associé à l'énonciation, et indissociable d'elle dans l'acte d'énonciation. » (Chauviré, 2011).

Comme les *sensitizing concepts* de Glazer et Strauss étaient supposés ouvrir vers des reprises théoriques montant en généralité, parce qu'elles sont « parlantes », ces descriptions denses appellent, éveillent, suggèrent la transition vers d'autres modalités d'interprétant (ce que Peirce nommera *dicent*) et d'autres formes d'intelligence, par exemple l'intelligence indiciaire. Comment se construit donc ce parcours sémiotique ? Comment aussi l'analyser sociologiquement ?

Lorsque la sociologie parcourt le parcours sémiotique, vers une sociologie indiciaire

Comme ne cessent de le répéter les auteurs précédemment évoqués, le travail sociologique est un parcours dont les moments au plus près de la première personne ne sont précisément que des moments. Dès lors, si nous envisageons l'analyse sociologique sur le modèle d'un parcours sémiotique, il faut s'interroger sur les voies que peut emprunter un tel parcours. Mais pour cela,

un retour vers Greimas et Fontanille peut s'avérer éclairante et suggestive, en acceptant, comme le suggère Fontanille lui-même dans l'article déjà évoqué (2001), d'en faire une lecture génétique.

A suivre l'ouvrage *Sémiotique des passions*, ce parcours sémiotique pourrait se décomposer en quatre phases, les deux premières privilégiant le « ressenti », la sensibilité, la corporéité, les deux dernières la dimension « gnosique », l'expressivité :

«

1. La *disposition* : c'est la disponibilité du sujet à accueillir une passion. La disposition correspond à la compétence passionnelle du Sujet.
2. La *sensibilisation* : les éléments de sens sur lesquels va se fixer le parcours passionnel sont activés. Ces éléments permettent au Sujet d'alimenter et de développer sa passion (ex. les troubles qui précèdent la manifestation de la passion).
3. L'*émotion* : c'est le tumulte passionnel proprement dit, et qui échappe au contrôle du Sujet en s'inscrivant dans son corps sous forme de signes visibles (tels que des rougeurs, des pâleurs, des tremblements, etc.).³
4. La *moralisation* : la passion est considérée et reconnue comme telle, jugée et évaluée selon l'axiologie collective et sanctionnée par l'actant social. La passion est positive si elle maintient (ou renforce) l'équilibre de la circulation des valeurs acceptées et admises par la collectivité ; elle est négative si elle impose le dérèglement de cet équilibre. La moralisation clôt le parcours passionnel. L'actant social, représenté généralement par le sujet passionné lui-même, donne à la passion un nom, la sanctionne en termes qualitatifs (la valorise ou la dévalorise) et l'évalue en termes quantitatifs (insuffisance ou excès). Le jugement axiologique dépend de l'univers linguistique et culturel auquel appartient l'actant social. » (Landolsi, 2014 : 253 ; Greimas, Fontanille, 1991).

Greimas et Fontanille, mais aussi leurs continuateurs, n'ont cessé de chercher à dépasser une conception intra-subjective de ce processus. Dès ses premiers moments, ce que Greimas désignait en parlant de subjectivité *ab quo*, ceux de l'expérience sensible, le processus est déjà interactionnel : « Le sujet éprouvant, lui, ne calcule pas, ne juge pas. A strictement parler, il ne « veut » même pas... il ne s'agit pas plus d'un sujet volitif que d'un sujet cognitif : point d'entrecroisement de sensibilités d'ordres divers, il est avant tout un corps exposé au contact des éléments du « monde naturel », et plus généralement une sensibilité perméable à la simple présence des gens et des choses. » (Landowski, 2017). Et, même à ses niveaux cognitifs les plus bas, la dynamique processuelle est interactionnelle : « Ce que, dans la plupart des rapports intersubjectifs face à face, nous *sentons* en premier lieu, sur un mode que j'ai tout de suite appelé la « contagion », c'est le *sentir* d'autrui. Nous « éprouvons » sa dynamique corporelle, sa tension, son rythme, son mouvement, son *hexis*, et d'une certaine manière, sans le vouloir, nous « l'éprouvons ». L'hilarité, le désir, la peur et bien d'autres états psycho-somatiques dynamiques se transmettent de la sorte du simple fait que nous sommes capables de (ou ne sommes pas capables de ne pas) saisir ces motions quand elles agitent autrui, « corps et âme », et d'en vivre à quelque degré l'expérience dès que nous les reconnaissons. Il n'en va pas différemment dans nos rapports aux qualités sensibles des *choses* mêmes : fluidité de l'eau, hiératisme de la montagne, résistance de la pierre, pégosité de la matière visqueuse qui menace

³ J'ajouterai ici, en fonction de ce qui a été dit précédemment que les approches sémiologiques tendent naturellement à privilégier, voire à considérer exclusivement, les signes visibles. Je rappellerai que certaines émotions sont à la fois vécues corporellement tout en demeurant invisibles, ce qui bien entendu, comme évoqué précédemment, pose des questions spécifiques à leur abord sociologique.

de nous absorber : autant de programmes d'interactions potentielles qui, se faisant sentir au contact de ces éléments ou pressentir rien qu'à les voir, font que, même immobiles, les choses sont toujours déjà, esthésiquement, *en mouvement* non seulement devant nous mais même, d'une certaine façon, en nous. » (Ibid). Bref, pour reprendre une image précédente, par rapport à l'approche sociologique des émotions, ces interactions ont une double portée, elles éveillent, animent, les significations encapsulées, mais par leur intensification, elles ont des effets de « décapsulisation », elles mettent en acte ce qui a été intégré.

Le parcours génératif est de part en part interactionnel car, poursuit Landowski, « « éprouver », c'est aussi relever une sorte de défi lancé par l'autre ; par suite à attribuer à cet autre, quelle qu'en soit la nature, le statut d'un co-sujet ; à élaborer le statut de ce co-sujet et à dégager une nouvelle syntaxe, dite de l'« ajustement », propre à permettre aux co-actants, envisagés comme les foyers de « potentiels », de s'accomplir en acte tout en créant le sens de leur interaction même » (Landowski, 2017). Là s'ouvre donc la perspective d'une approche sociologique, interactionnelle, du parcours génératif, par rapport à laquelle Landowski évoque les noms de Simmel et Goffman.

Si nous « avançons maintenant dans le parcours génératif, vers la « reprise » réflexive de la dimension cognitive de l'émotion, c'est évidemment la transition du 3^e vers le 4^e moment du parcours qui nous intéresse particulièrement, et donc aussi la référence au terme « moralisation » qui renvoie au registre axiologique, au domaine des valeurs, ce qui rejoint nombre de théorisations sociologiques sur les émotions évoquées précédemment.

Le travail de Greimas et Fontanille attache cette moralisation d'une part à la mise en mots des passions par le sujet et d'autre part rapporte cette mise en mots à une mise en jugements sous l'horizon de son, ses, univers culturels, et cela en situation d'interaction. S'agissant de la « moralisation », le processus sémiotique s'accompagne d'un réajustement des niveaux pathique et gnosique inhérents à l'émotion, qui, du point de vue des instruments de lecture, appelle une transition d'une lecture phénoménologique vers une lecture davantage herméneutique, articulée sur la saisie de l'arrière-plan axiologique de l'émotion : « le jugement évaluatif, de type émotionnel, de l'événement-occurrence doit donc être distingué, tout au moins analytiquement parlant, du jugement herméneutique qui émerge de sa mise en intrigue. Le processus de « domestication par le sens » qui permet aux êtres affectés de maîtriser intellectuellement et pratiquement ce qui s'est imposé à leur attention repose sur le travail de l'esprit et du langage (Ricœur, 1983). » (Kaufmann et Gonzalez, 2017). La distinction que nous avons introduite précédemment entre dimensions intentionnelle et intensive, ou référentielle et performative nous indique aussi que la sortie du bas niveau gnosique caractérisant le moment émotionnel n'implique pas nécessairement un apaisement de l'intensité affectuelle. La transition vers l'argument peut tout aussi bien accroître l'intensité affectuelle, la colère, l'indignation, l'enthousiasme.

Par rapport à la description du parcours sémiotique vers la moralisation, sans doute peut-on douter que celui-ci doive nécessairement se comprendre sous l'horizon de tels déplacements qui seraient effectués, avec ce degré de « cognitivisation », de conceptualisation, par l'acteur lui-même. On pourrait par contre y voir de manière peut-être plus convaincante – et c'est ce qui nous intéresse ici – une orientation pour saisir les voies possibles que pourraient emprunter les sociologies des émotions, à condition bien sûr de distinguer la moralisation telle que la présentent Greimas et Fontanille, c'est-à-dire du point de vue de l'acteur, de la moralisation envisagée du point de vue du sociologue. C'est d'ailleurs là que se manifesterait mais aussi que s'éclairerait toute la complexité de cette « sémiologie sociologique », le sociologue devant

méthodologiquement prendre distance par rapport à ses propres « moralisations », et cela doublement, d'une part pour s'approcher au plus près du parcours sémiotique de l'acteur, mais aussi pour en produire une interprétation sociologique objectivante qui exige une double distanciation, par rapport à la moralisation propre aux acteurs bien sûr, mais aussi, objectivation oblige, par rapport à ses propres références axiologiques. Pour se faire une idée de cette spécificité, sans doute serait-il intéressant de distinguer de ce point de vue la « sémiologie sociologique » de la « sémiologie littéraire », le romancier, dont la narration des émotions suit le parcours sémiotique des acteurs, fait poindre leur parcours de moralisation, également dans une position à la fois proche et distante, mais sans être bien évidemment tenu par les exigences d'objectivation sociologique.

A reprendre les termes peirciens, les interprétants ne seraient plus ici rhématiques (priméité) mais deviendraient dicent (secondéité), interprétables sur le mode indiciaire, comme le suggère Carlo Ginzburg dans un texte célèbre (1989). Il ne s'agirait plus de saisir l'émotion au plus près du corps, de produire un « partage du sensible », mais, à partir de ses manifestations corporelles et autres, de ses diverses expressions, de suivre le fil de sa « moralisation », et le cas échéant, en poursuivant le parcours sémiotique, d'en supputer les arrière-plans axiologiques... de les inscrire dans des mondes culturels, des univers symboliques, des ethos (Lizska, 1996 : 80-90).

Au regard de la sociologie des émotions, mais aussi au regard des différentes manières de prendre cette « moralisation » plusieurs voies s'ouvrent alors. Nous allons ici les séparer, tout en soulignant que bien entendu souvent les auteurs, les théorisations en franchissent les frontières.

Les voies historiquement dominantes où la focale se porte sur la moralisation.

Si l'on se retourne vers la tradition d'approche sociologique des émotions, la tendance dominante s'orientait assez manifestement vers des tentatives de cerner les contenus, les causes et les raisons de la moralisation.

Bon nombre de travaux déjà cités se proposent en effet de saisir ce qu'on pourrait appeler les contenus axiologiques de la moralisation, les valeurs que les émotions révèlent, et le cas échéant, au-delà des valeurs, les configurations sociales qui leur sont attachées. Les travaux de Norbert Elias, comme ceux de Illouz par exemple appartiennent à cette voie. On pourrait y rattacher également les travaux qui s'inscrivent dans la mouvance du concept d'« économie morale » initié par les analyses de Thompson sur la classe ouvrière anglaise (1968), l'idée de Thompson étant clairement qu'il n'est pas possible de comprendre correctement sa situation sans opérer le passage par cette économie morale, et spécifiquement par les émotions qu'induit leur situation sociale, la pauvreté, la faim... confrontées à la richesse, à la recherche du profit. Plus que chez Thompson ou Scott, c'est chez Didier Fassin que les liens entre émotions et valeurs seront thématiques, « on considérera l'économie morale comme la production, la répartition, la circulation et l'utilisation des sentiments moraux, des émotions et des valeurs, des normes et des obligations dans l'espace social. » (2009).

De manière générale, il s'agit donc de porter la focale sur ce qu'on pourrait appeler la configuration sociale des émotions en dégagant, comme se le propose Geertz d'ailleurs, les univers socio-culturels dont elles sont le reflet, la traduction, la condition de possibilité subjective... C'est alors plutôt la dimension « passive », « réceptive » des émotions qui est privilégiée, l'hypothèse sous-jacente étant de saisir comment les émotions en arrivent à être configurées, et donc à « encapsuler » des logiques sociales qui les surplombent. C'est somme

toute la voie que semble privilégier Fontanille, en s'inspirant d'ailleurs des théories du premier Bourdieu. L'émotion est comprise, en référence explicite à la terminologie bourdieusienne, sur le modèle de l'*hexis*, c'est-à-dire comme expression corporelle de l'*habitus-ethos*. L'*hexis*, dimension corporelle de l'*ethos*, possède, comme dit Fontanille, une « consistance iconique », renvoyant donc à la priméité peircienne : « L'*ethos* se présente comme un ensemble de propriétés figuratives et sensibles formant un tout reconnaissable, signature d'un comportement éthique collectif ou individuel. Pour cela, il doit obéir au principe de « consistance » iconique qui permet une telle reconnaissance par l'observateur. Bourdieu explique cette « consistance » par le cycle d'hystérésis..., qui procure, grâce à l'inertie des corps sociaux et individuels, une identité apparente à l'actant social, et constitue donc l'*habitus* qui motive l'*ethos* » (Fontanille, 2007). Comme on le voit au travers de l'emploi du terme « inertie », c'est bien la dimension réceptive de l'émotion » qui est mobilisée : « L'*hexis* est la part figurative et mythique de l'*ethos*. Le principe de sa constitution, sur le fond de l'*habitus* comme « matrice », est une incorporation, par sélection et sensibilisation d'une partie des processus sensori-moteurs... Le principe de cette incorporation est un système d'équivalence opératoire (l'analogie efficiente), qui fait du corps une sorte de machine à produire des systèmes semi-symboliques et des métaphores » (Ibid.)

Ce qui est commun à ces approches, c'est que l'analyse sociologique se focalise en quelque sorte sur la compréhension de la « moralisation achevée », et saisit de manière « régressive », « descendante » comment se construisent les émotions, en incorporisant des significations qui leur sont surplombantes. Une autre orientation possible consisterait plutôt à analyser le parcours lui-même.

Là où l'enjeu est de saisir les espaces et les dynamiques entre émotion et moralisation.

Il s'agit là d'une certaine façon d'analyser ce que Fontanille désigne comme la « mise en mots » des émotions.

a) décrire les plis du pathique et du gnosique

Une première voie consiste à construire des instruments sociologiques permettant de saisir l'inhérence ou plutôt les entremêlements, les entrelacements du pathique et du gnosique. Ces espaces où les affects s'orientent vers des formes expressives qui extériorisent, généralement au travers d'une baisse de niveau leur dimension gnosique. On pourrait là évoquer les travaux de Livet et Thévenot (2003).

Mais on pourrait aussi évoquer, au sein du pragmatisme francophone, le « destin » du concept d'épreuve. D'abord introduit sous l'horizon des controverses, dans *De la justification*, le concept d'« épreuve » a rapidement ouvert la voie à l'analyse de ce en quoi l'épreuve pouvait être « éprouvante », proposant donc en quelque sorte de suivre de manière « régressive » le parcours génératif. « La sociologie des épreuves a été amenée... à considérer des formats d'action qui se situent en deçà du format d'action publique. Ces derniers ne font pas appel à des règles de justification publique ou de distanciation mais à des règles similaires à ce que les notions de « pratique » ou de « routines » impliquent généralement. Les situations qui les caractérisent ne sont pourtant pas a-réflexives au sens où elles seraient dépourvues de raisons. Mais le rapport réflexif prend alors des formes minimales, non opposables et souvent non verbales, observables parfois seulement à travers des détails – une hésitation, un réajustement du corps, un regard furtif, etc. – qui indiquent un désalignement, aussi ténu et éphémère soit-il, de l'action par rapport à elle-même Sur ce plan, la sociologie des épreuves a montré l'intérêt

de suivre au plus près la façon dont les acteurs s'engagent corporellement dans les dispositifs matériels qu'ils envisagent, ou qu'ils sont sommés de maîtriser. On pourrait aller jusqu'à parler, à cet égard, d'une véritable « sociologie pragmatique du corps » (Barthe et alii, 2013). Dans cette voie, D. Martucelli est sans doute un des auteurs qui a le plus insisté sur cet intérêt du concept d'épreuve de pouvoir accentuer « bien mieux que d'autres notions sociologiques la dimension esthétique des phénomènes sociaux » (2010). Dans le même ordre d'idée, on va retrouver chez Boltanski une évolution du concept d'épreuve très semblable à ce qui vient d'être décrit. Au fil de ses travaux, l'épreuve est passée des épreuves de vérité et de réalité où l'horizon est d'abord celui des dispositifs institutionnels qui les imposent, vers les épreuves existentielles, des épreuves non thématiques où la sensibilité devient l'horizon dominant.

D'avantage ancrés sur la dimension pathique des émotions, les réflexions de L. Quéré sur les émotions collectives montrent comment la « collectivisation » des émotions individuelles, la transition d'expériences vécues en Je à des expériences vécues en Nous, constitue un « travail », non pas de l'émotion mais du sujet avec ses émotions. Et ce travail, qui conduit Quéré à invoquer Peirce et Dewey, ne peut que s'accompagner d'un déplacement du niveau de conscience, même si celle-ci demeure de bas niveau, voire, dans le cas des pures communautés esthétiques, à l'image de la fête techno évoquée précédemment, tend à l'estomper. Raison pour laquelle Quéré discute et réfute les analyses mettant en avant des processus de synchronie ou d'addition des émotions individuelles qui, à l'évidence envisagent la question des émotions collectives à distance de l'idée de parcours sémiotique. Autrement dit, la collectivisation, la transition du Je au Nous est un processus sémiotique qui varie en fonction de la nature de la collectivisation. Quéré suggère ainsi de distinguer des émotions collectives de bas et de haut degré en fonction de ce qu'il appelle « l'attestation d'un partage d'une valeur commune et d'une évaluation similaire des événements ou de la situation » (Quéré, 2015). Les émotions collectives de bas niveau s'étayant notamment sur des formes sociales dans lesquelles la corporéité collective est centrale. C'est, comme nous l'avons vu, ce que Parret analyse, dans une discussion avec le modèle habermassien de la communauté argumentative, en parlant de « communauté esthétique », à propos de laquelle, faisant référence à l'ouvrage *Le Visible et l'Invisible* dans lesquels Merleau-Ponty thématise un « inter-corps », un vibrer ensemble... visant par là des expériences où le collectif est directement ancré dans les expériences corporelles, sensibles, sans renvoyer trop directement cet inter-corps, cette « synesthésie » à des signifiants surplombants (Parret, 1999). Les analyses de Quéré et l'idée de parcours sémiotique invitent, plutôt que d'opposer communautés discursives et communautés esthétiques, sans doute à les saisir sur un continuum, admettant alors la possibilité de parcours, dans un sens ou dans l'autre (vers le cognitif, vers le pathique).

A cet égard, on peut également évoquer les travaux récents de Mathieu Berger montrant l'intérêt d'analyser des dispositifs participatifs bien sûr sous l'angle des échanges d'arguments mais aussi et peut-être surtout sous celui des formes de communication infra-argumentatives, des manifestations corporelles non verbalisées... proposant une « sensibilisation » de la théorie habermassienne de l'agir communicationnel (Berger, 2017). Comme le remarque Jean-Marc Ferry, « faire partager une *raison*... (suppose aussi de) faire partager une *sensibilité*... Alors entreraient parmi les *raisons* susceptibles d'instruire la délibération des citoyens, outre les arguments de justice, qui sont systématiques, les récits expressifs dont la force psychologique, propre à éveiller les affects, ne serait pas déclassée comme une rhétorique de second rang, mais reconnue comme ce qui parle au plus près de l'identité des personnes, et partant, de leur appel à être reconnues » (Ferry, sans date). C'est sur cette base que se sont construits les travaux que Jean-Marc Ferry a développés dans ses discussions avec et de plus en plus contre Habermas, que ce soit dans *L'éthique reconstructive* (1996), la raison publique s'étendant à des formes

d'expressivité où se révèle la vulnérabilité des personnes, ou, plus tard, dans *Les grammaires de l'intelligence* (2004) où il propose, en référence aux distinctions peirciennes entre icône, indice et symbole une conception intégrée des formes d'intelligence, différenciant dans une perspective continuiste les intelligences propositionnelles des intelligences iconiques et indiciaires.

Une chose est toutefois de se donner les moyens de saisir les entrelacements du pathique et du gnosique, autre chose, à quoi invitent les développements précédents, est d'analyser la sémiologie, la « mise en mots » en train de se faire.

b) saisir la sémiologie en train de se faire

Il est évidemment des cas, en particulier lorsque l'expression des émotions gagne la sphère publique, où les acteurs font connaître leurs émotions. Et ce processus de mise en mots ou de mise en jugements peut constituer un objet en tant que tel, moins pour analyser ce que les gens expriment que pour analyser la manière dont ils l'expriment.

Déjà évoquée précédemment, certaines analyses de Livet et Thévenot peuvent se saisir comme des tentatives de suivre, au travers de processus de confrontations intersubjectives comme ces confrontations font opérer un parcours sémiotique : « Il s'agit de développer une approche des jugements de valeur et des régimes de coordination qui ne soit pas dépendante d'hypothèses trop lourdes sur des normes et des êtres collectifs, mais qui s'intéresse à la dynamique de ces coordinations et à l'articulation des différents niveaux (Livet & Thévenot, 1994). Dans une telle perspective, on cherchera à suivre l'intrication entre émotion et évaluation depuis des valuations positives et négatives d'affects primaires jusqu'à des régimes comportant des exigences pragmatiques de publicité dans l'évaluation (Livet & Thévenot, 1993) » (Thévenot, 1995).

A cet égard, l'article que Luc Boltanski, Yann Darré et Marie-Ange Schiltz consacrent à *la dénonciation* (1984) à partir d'écrits parus dans ou adressés à des journaux est intéressant. Travaillant donc sur la « mise en mots », en l'occurrence l'expression de l'indignation, il illustre à la fois l'entrelacement entre « gnosique » et « pathique », les liens et les différences entre expérience et expression de l'émotion, mais aussi comment ce travail de « mise en mots » ou de « mise en raisons » peut conduire, en tant que tel, au travers de ses exigences propres de reconnaissance, à une « marginalisation », à une dévalorisation de l'émotion. En portant attention à l'économie du texte, on perçoit bien que l'analyse porte tout autant sur le contenu des argumentations que sur les formes stylistiques qui y sont déployées, témoignant donc de l'entrelacement évoqué plus haut. Surtout, le texte montre comment les dénonciateurs arrivent à « grandir » leurs propos lorsqu'ils adoptent une écriture plus « désincarnée », lorsqu'ils accrochent leur indignation à des principes, à des biens d'ordre « supérieur », dépassant le contexte où leur indignation trouve son origine. Le contraire, lorsque l'écriture est « épidermique », quasi corporelle, exposant le propos à la dévaluation, à l'accusation de mesquinerie par exemple, mais présentant toutefois un avantage, celui d'une présupposition de sincérité et d'authenticité qui pourra être accueillie avec sympathie, condescendance... tout en pouvant participer alors à sa dépréciation argumentative.

Là où Boltanski construit principalement son texte autour d'une analyse de ce qu'on pourrait voir comme des figures rhétoriques de la mise en mots, Laurence Kaufmann et Fabienne Malbois partent plutôt d'une analyse « socio-énonciative des prises de parole publiques » auxquelles a donné lieu la controverse qui a opposé Marcela Iacub et Dominique Strauss-Kahn.

Plutôt que d'analyser, comme le fait Boltanski, les figures rhétoriques de la mise en mots des émotions, les auteures choisissent de se focaliser, à partir de leur mise en mots, sur ce qu'elles appellent l'arc sémiotique des émotions. Un arc sémiotique allant des émotions à dominante pathique, comme le dégoût, vers des émotions où sourd progressivement, et se manifeste ensuite explicitement la dimension gnosique, comme l'indignation. « Dans notre corpus, nous le verrons, les énonciations d'affects relèvent toutes du réseau sémantique de *l'indignation*. Un tel réseau, c'est du moins l'hypothèse que nous défendrons, revêt la forme d'un arc affectif, pragmatiquement et sémiotiquement organisé, qui va des émotions indexées sur le corps, tels le dégoût, l'horreur et la tristesse, à des émotions plus abstraites et aisément universalisables, telle l'indignation » (Kaufmann, Malbois, 2015).

Bien que le corpus analysé n'appartienne pas et ne se revendique bien sûr pas de la sociologie, les analyses que les auteures en proposent constituent une belle illustration de ce que nous évoquons à propos de la fonction d'index -elles utilisent le terme « interpellation »- des formulations que nous avons qualifiées d'esthétique : « L'énonciation du dégoût résonne comme une interpellation : elle présuppose et anticipe, chez son destinataire, la capacité et l'inclination à *re-sentir* lui aussi, dans son for intérieur, ce même dégoût. Ainsi pris dans cette présomption de partageabilité, le destinataire est invité à « empathiser » avec le locuteur sous le mode d'un re-saisissement phénoménologique et physiologique. Une telle modalité de partageabilité des affects, qui nécessite de les rejouer “ par corps ”, est fortement indexée à la situation d'énonciation. Elle dessine une communauté sensible dont le lien, fusionnel, se matérialise dans un affect corporel qui se dissémine de corps à corps et de proche en proche. » (ibid.)

Le suivi de l'arc sémiotique est également analysé comme un parcours du sensible vers le moral, comme un parcours de moralisation qui s'accompagne d'un travail de désingularisation là où l'expression du dégoût, de par son ancrage corporel, demeure intimement attaché à la singularité de l'énonciateur.

4. Pour conclure : comment assumer sociologiquement les antinomies constitutives de la sociologie des émotions ?

Que nous apprennent ces longs développements et ces détours par la sémiotique ? La difficulté épistémologique de l'abord des émotions se situe fondamentalement dans l'antinomie entre une exigence de discours à la troisième personne à propos d'un « objet » dont la spécificité est d'exister fondamentalement à la première. Pour clarifier cette antinomie constitutive, je me suis intéressé à l'idée de parcours génératif, sémiotique, ou de sémiose, en considérant que ces concepts détiennent une puissance heuristique à propos des acteurs mais qu'ils pouvaient aussi éclairer les différents espaces que pourraient occuper les sociologies des émotions. Alors que l'essentiel des approches sociologiques des émotions tendent à se situer d'une façon ou de l'autre « au bout » du parcours génératif, dans l'éclaircissement des significations de la moralisation, mon ambition était plutôt de chercher à cerner ce qu'il pouvait en être lorsque la focale se portait sur « l'autre bout », là où il s'agit de rendre compte des moments où le mot « sens » se situe au plus près de la sensibilité, là aussi où le mot « sens » comme signification commence à « bas niveau » à se frayer des chemins. J'ai choisi de ne pas procéder de manière exagérément surplombante mais de laisser parler des approches qui ont cherché à occuper, à définir ces espaces... parfois avec des enjeux méthodologiques dans lesquels le statut d'une pratique de recherche à la troisième personne se trouve elle-même profondément problématisée. Une telle problématisation atteste du fait que les séparations entre épistémologie, méthodologie, éthique et esthétique de l'enquête sont difficilement séparables et, du coup, questionnent une

tradition d'épistémologie de la discipline elle-même construite sur de grands partages qui ne résistent pas nécessairement à la confrontation à certains objets.

Bibliographie.

Barthe, Y., de Blic, D., Heurtin, J.Ph., Lagneau, E., Lemieux, C., Linhardt, D., Moreau de Belling, C, Remy, C., Trom, D. (2013), « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Politix*, 2013/3 (103), p. 175-204.

Berger, M. (2017) « Vers une théorie du pâtir communicationnel. Sensibiliser Habermas », Louvain-la-Neuve, Cridis, Working Paper n°53, Série "Subjectivité/Subjectivation" consultable sur https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-cridis/53_Mathieu_Berger.pdf

Bertrand, D. (2009) « Structure et sensibilité », *Actes Sémiotiques*, 2009, n° 112. URL: <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2880>

Boltanski, L., Darré, Y., Schiltz, M.A. (1984), « La dénonciation », dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, 51, p. 3-40

Bourdieu, P. (1997), *Méditations pascaliennes*, Paris : Seuil

Cefai, D. (2008) « Anthropologie interprétative. Les perspectives esthétique, clinique et herméneutique de Clifford Geertz » dans Kerrou, M. (dir.), *Hommage à Clifford Geertz*, Tunis : Éditions Eres. URL : http://lemetro.ifcs.ufrj.br/Cefai_Geertz_anthropo_hermeneutique_et_pragmatisme_Tunis_2008-libre.pdf

Champion, F., Nizard, S., Zawaddzki, P. (dir.) (2007), *Le sacré hors religion*, Paris : L'Harmattan

Chauviré Ch. (2011) « Indexicalité et assertion chez Peirce » dans Marthelot P. (dir.) *S'orienter dans le langage : l'indexicalité*, Paris, éditions de la Sorbonne, p. 129-141. URL : <https://books.openedition.org/psorbonne/344?lang=fr>

Côté, J.F. (2017), « La théorie spéculative chez Ch. S. Peirce » dans *Cahiers de recherche sociologique*, n°62, hiver 2017, « Peirce et les sciences sociales. Une sociologie pragmatiste ? », p. 45-68

Deonna J.A. et Teroni, F. (2009) « L'intentionnalité des émotions : du corps aux valeurs », *Revue européenne des sciences sociales*, XLVII-144/2009, URL : <http://journals.openedition.org/ress/61>

Depraz, N. (2016), « Husserl et la surprise », *Alter*, 24/2016, p. 145-168. URL : <http://journals.openedition.org/alter/430>

Elias, N (1973), *La civilisation des mœurs*, Paris : Calmann-Lévy

Everaert-Desmedt N. (1990), *Le processus interprétatif. Introduction à la sémiotique de Ch. S. Peirce*, Liège : Mardaga

- Everaert-Desmedt N. (sans date), « Complémentarité des théories sémiotiques », URL : <http://nicole-everaert-semio.be/PDF/fr/Compl-theories-%20sem.pdf>
- Fassin D. (2009), « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009/6 (64e année), p. 1237-1266. URL : <https://www.cairn.info/revue-Annales-2009-6-page-1237.htm>
- Favret-Saada J. (1990) « Etre affecté », *Gradhiva*, n°8
- Favret-Saada J. (2008), « Entretien avec Jeanne Favret-Saada réalisé par Cyril Isnart », *Journal des anthropologues*, n°115-115 « L'empathie en anthropologie », p. 203-219, URL : https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01188423/file/2008_JdA.pdf
- Favret-Saada, J. (2009) *Désorceler*, Paris : Éditions de l'Olivier, coll. « Penser/Rêver »
- Ferry, J.M. (sans date), « La loi de l'argument meilleur peut-elle valoir comme loi morale ? » URL : http://users.skynet.be/jean.marc.ferry/Arg_Loi.pdf
- Ferry, J.M. (2004), *Les grammaires de l'intelligence*, Paris : Passages, Cerf
- Fontanille, J. (1999) *Sémiotique du discours*, Limoges : Presses universitaires de Limoges
- Fontanille, J. (2001) « La sémiotique est-elle générative ? », *Linx*, 44/2001, p. 107-132.
- Fontanille, J. (2007) « Sémiotique et éthique », *Actes sémiotiques*. 2007, n° 110. URL : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2445>
- Geertz, C. (2005), « Shifting aims, moving targets: on the anthropology of religion », Sir James Frazer Lecture, Cambridge University, Spring 2004, URL : <https://onlinelibrary.wiley.com/doi/full/10.1111/j.1467-9655.2005.00223.x>
- Genard, J.L. (2003) « Quelques réflexions sur la solution proposée par K.O. Apel à la controverse expliquer-comprendre », dans N. Zaccarï-Reyners (éd.) *Explication-Compréhension. Regards sur les sources et l'actualité d'une controverse épistémologique*, Bruxelles : Philosophie et société, Editions de l'Université libre de Bruxelles, p. 87-113
- Genard, J.L. et Roca i Escoda, M. (2010), « La « rupture épistémologique » du chercheur au prix de la trahison des acteurs ? Les tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique » dans J.M. Larouche et F. Piron (éd), *Éthique publique, Responsabilité sociale et éthique de la recherche*, vol 12, n°1, 2010, p. 139-164
- Genard, J.L. (2011) « Expliquer, comprendre, critiquer », *SociologieS* [En ligne], La recherche en actes, Régimes d'explication en sociologie, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/3555>
- Geninasca, J. (1997) « La parole littéraire » *Études littéraires*, 30(3), 123–139.
- Ginzburg, C. (1989) *Mythes, emblèmes et traces. Morphologie et histoire*. Paris : Flammarion.

- Glaser, B. G. (1978). *Theoretical sensitivity: Advances in the methodology of grounded theory*. Mill Valley, CA: Sociology Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory: Strategies for qualitative research*. Chicago: Aldine.
- Greimas, A.J. (1966), *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris : Larousse, coll. « Langue et langage » ;
- Greimas, A.J. (1970) *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris : Seuil
- Greimas, A.J. et Fontanille, J. (1991), *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*. Paris : Seuil
- Hampartzoumian, S. (2004), « Socialité corporelle et corporéité sociale », *Sociétés*, 2004/3 (n°85), p. 63-69. URL : <https://www.cairn.info/revue-societes-2004-3-page-63.htm>
- Illouz, E. (2006) *Les Sentiments du capitalisme* Paris : Seuil
- James, W. (1890), *The principles of Psychology*, consultable sur https://ia800304.us.archive.org/30/items/principlesofpsyc102jame/principlesofpsyc102jame_bw.pdf
- Kaufmann L., Kneubühler M., (dossier coordonné par) (2014) « Affecter, être affecté. Autour des travaux de Jeanne Favret-Saada » *SociologieS*, URL : <https://journals.openedition.org/sociologies/4695>
- Kaufmann L., Malbois F., (2015) « "S'éprouver" en public : l'arc affectif de l'indignation dans la controverse « Iacub-DSK » » dans Rabatel A., Monte M., Soares Rodrigues M. (eds.) *Comment les médias parlent des émotions : l'affaire Nafissatou Diallo contre Dominique Strauss-Kahn*. Lambert-Lucas, Limoges : Lambert Lucas, p. 99-117
- Kaufmann L. Gonzalez Ph. (2017) « Mettre en valeur(s) le monde social », *Questions de communication*, 2017, 32, p. 167-194
- Kaufmann, L. et Gonzalez Ph. (2018) « Ces événements qui nous affectent » dans *Raisons pratiques*, à paraître
- Landolsi, H. (2014) « Suzanne et les mères : une histoire d'amour et de mort. Une lecture sémiotique de *La Religieuse* de Diderot », *Signata*, 5/2014, p. 245-277.
- Landowski, E. (2006) « L'épreuve de l'autre », *Sign Systems Studies* 34.2, 2006, p. 317-338.
- Landowski, E. (2013) « Une sémiotique à refaire ? » *Galaxia* (São Paulo, Online), n. 26, p. 10-33, URL : <http://www.scielo.br/pdf/gal/v13n26/v13n26a02.pdf>
- Landowski, E. (2017) « Interactions (socio) sémiotiques », *Actes sémiotiques [En ligne]*. 2017, n° 120. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/5894>

- Larouche J.M. et Ménard G. (dir.) (2007), *L'étude de la religion au Québec*. Québec : Presses de l'Université Laval. URL : http://www.erudit.org/livre/larouchej/2001/livre14_div22.htm
- Liszka, J.J. (1996), *A general introduction to the semiotic of Charles sandres Peirce*, Bloomington and Indianapolis : Indiana University Press
- Livet, P. (2002), *Emotions et rationalité morale*, Paris : PUF
- Livet, P. et Thévenot, L. (1994) « L'action collective », dans Orléan, A. (ed.), *Analyse économique des conventions*, Paris, Presses universitaires de France, p. 139-167.
- Livet, P. et Thévenot, L. (2003) « Modes d'action collective et construction éthique. Les émotions dans l'évaluation », dans Dupuy, P et Livet P. (éd.) *Les limites de la rationalité. Tome I*, Paris : La Découverte, p. 412-439
- Marsciani F. (2014) « À propos de quelques questions inactuelles en théorie de la signification », *Actes sémiotiques [En ligne]*. 2014, n° 117. Disponible sur : <<http://epublications.unilim.fr/revues/as/5279>>
- Martuccelli, D. (2010), *La société singulariste*, Paris : Armand Colin
- Merleau-Ponty, M. (1979), *Le visible et l'invisible*, Paris : Gallimard, Tel n°36.
- Meschonnic, H. (1982) *Critique du rythme. Anthropologie historique du langage*, Paris : Lagrasse, Verdier
- Meschonnic, H. (1995), *Politique du rythme, politique du sujet*, Paris : Lagrasse, Verdier, 1995
- Michon, P. (1999) *Éléments d'une histoire du sujet*, Paris : Kimé, coll. « Philosophie-épistémologie »,
- Nolte, E. (1969) *Les mouvements fascistes*, Paris : Calmann-Lévy
- Olivier de Sardan, J.P. (1995) « La politique du terrain », *Enquête* [En ligne], 1 | 1995 URL : <http://journals.openedition.org/enquete/263>
- Olivier de Sardan, J.P. (2003), « Observation et description en socio-anthropologie » dans Blundo G. et Olivier de Sardan J.P. (dir.). *Pratiques de la description*. Paris : EHESS, p. 13-39. (Enquête). URL : https://www.researchgate.net/profile/Jean-Pierre_Olivier_de_Sardan2/publication/293827311_Observation_et_description_en_socio-anthropologie/links/56bca66208ae9ca20a4c9b50/Observation-et-description-en-socio-anthropologie.pdf
- Parret, H. (1986) *Les passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*. Bruxelles : Mardaga
- Parret, H. (1999) *L'esthétique de la communication. L'au-delà de la pragmatique*, Bruxelles : Ousia

Quéré, H. (2000) « Sémiotiques d'avant, sémiotiques d'après : à propos de *La parole littéraire* de Jacques Geninasca » *Littérature*, 2000, 117, p. 105-123

Quéré, L. (2013) *Note sur la conception pragmatiste des émotions*, URL : http://cems.ehess.fr/docannexe/file/3014/la_conception_pragmatiste_des_e_motions.pdf

Quéré, L. (2015) « Natures et formes de l'émotion collective », *Occasional paper 32*, Paris : Institut Marcel Mauss, CEMS. URL : http://cems.ehess.fr/docannexe/file/3689/op32_louis_quere.pdf

Rémy, C. (2014) « Accepter de se perdre. Les leçons ethnographiques de Jeanne Favret-Saada », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Affecter, être affecté. Autour des travaux de Jeanne Favret-Saada, mis en ligne le 24 juin 2014, URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/4776>

Schaffhauser, Ph. (2017), « Ethnographie du verbe et ethnographie du signe : autour de l'abduction de Peirce et de la question de l'expérience d'observation en sociologie » dans *Cahiers de recherche sociologique*, n°62, hiver 2017, « Peirce et les sciences sociales. Une sociologie pragmatiste ? », p. 157-176.

Scherer K., Schorr A., Johnstone T. (2001) *Appraisal Processes in Emotion: Theory, Methods, Research*, Oxford University Press

SociologieS (2011-2012), « Débat : le naturalisme social », URL : <http://journals.openedition.org/sociologies/3594>

Straus, E. (1992), « Les formes du spatial. Leur signification pour la motricité et la perception », dans Courtine J.F. (dir.), *Figures de la subjectivité*, Paris : Édition du CNRS

Sustrac, M. (2007) « De la ville sensible aux sens de la ville » dans Menegaldo H. et Menegaldo G. (dir) *Les imaginaires de la ville*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 329-343

Thévenot, L. (1995), « Emotions et évaluations dans les coordinations publiques » dans Paperman P. et Ogien R. (eds.), 1995, *La couleur des pensées. Emotions, sentiments, intentions*, (Raisons pratiques n°6), Paris, Ed. de l'EHESS, pp.145-174. URL : <http://gspm.ehess.fr/docannexe.php?id=548>

Thompson, E.P. (1968) *The making of the English working class*, Harmondsworth : Penguin Books

Voegelin, E. (2000) *La Nouvelle Science du politique : une introduction*, Paris : Seuil